

HERCULE VALJEAN

La diablesse rouge



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-090

La diablesse rouge

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 815 : version 1.0

La diablesse rouge

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

La jeune fille élégamment vêtue dernier cri, à la chevelure plus que rousse, presque rouge, marchait à pas saccadés, retroussant un amour de petit nez autoritaire, batailleur, adorable.

La rue Saint-Jacques, à cette heure du jour, était débordante d'activité humaine.

Comme elle allait entrer dans un gros édifice, un petit messager du télégraphe qui sortait, entra en collision avec elle.

Sa physionomie se fit courroucée.

Elle dit d'un ton colérique :

– Non, mais tu ne pourrais pas faire attention, petit voyou...

Le jeune garçon la regarda, siffla et, gavroche, lança :

– Oh, la belle poule en or !

La belle inconnue se fâcha tout rouge.

Sautant sur l'adolescent, elle lui appliqua aux joues deux gifles retentissantes.

Puis, reprenant tout de suite son sang-froid, elle ouvrit sa sacoche, en sortit un \$5 et dit :

– Tiens, blanc-bec, va te faire réparer la mâchoire.

La foule de badauds se mit à applaudir.

D'un geste de la main, elle releva davantage son nez déjà retroussé, dit « Fiddle-sticks ! » et se dirigea vers l'ascenseur.

– Le MIDI ?

Le préposé dit :

– Presses, administration, composition, rédaction ?

– 7^e.

– Rédaction et ça presse ! fit-elle d'une voix sèche.

Il arrêta au bon étage et elle sortit.

Une jeune téléphoniste qui avait aussi pour

métier le service des renseignements était à son poste.

L'inconnue s'approcha d'elle :

– Rédaction ?

– 2^e porte à gauche, princesse.

Une dangereuse lueur passa dans les yeux de la rougette ; mais elle sut se contenir cette fois :

– Damesse téléphonique, dit-elle, gare à vous, vous ne savez pas à qui vous avez affaire...

– Oui, je sais, vous faites partie de la famille de Victor Delamarre ; mais moi, je m'en fiche, car je suis la petite-fille de Louis Cyr.

– Oh, oh, j'ignorais complètement ce fait ; en ce cas vous aurez dorénavant ma clientèle.

– Votre clientèle ?

– Oui, mademoiselle Cyr, vous CYRerez mes souliers.

– Oh, la polissonne !

L'inconnue poussa la 2^e porte à gauche et entra.

Des piaillements incessants de machines à écrire se firent entendre.

Une douzaine de rédacteurs en manches de chemises piochaient avec une vitesse énervante sur leurs clavigraphes.

Elle avança à travers des centaines de feuilles de papier froissées en boules et s'arrêta devant le pupitre du seul homme qui n'écrivait point.

– Êtes-vous Benoit Augé ? demanda-t-elle.

L'homme la regarda d'un air à la fois admiratif et railleur.

Il s'écria :

– Mon rêve est effacé.

– Hein ?

– Oui, j'ai rêvé la nuit dernière que la reine de Saba accompagnée de Cléopâtre et d'Ingrid Bergman, me rendait visite.

Il répondit à la question qui commençait à vieillir :

– Non, je ne suis pas Augé.

Un jeune homme qui était à piocher avec une

ardeur enragée sur sa machine à écrire, releva la tête :

– Qui demande Augé ? questionna-t-il.

– Moi, fit la jeune fille.

Benoit se leva et s'inclinant en souriant, s'écria :

– Quel honneur ! Oh...

– Quoi ?

– Vite, j'appelle les pompiers...

– Les pompiers ?

– Oui, n'avez-vous pas remarqué, mademoiselle, que votre chevelure est en feu ?

– Et votre bêtise aussi...

Elle reprit :

– Ainsi c'est vous, Augé ?

– Oui, que me voulez-vous ?

– Je ne vous veux rien, à vous, rien du tout. C'est du Domino noir dont j'ai besoin.

– Rien que ça ?

– Oui.

– Votre nom, flamboyante demoiselle ?

– Charmaine Bourdon.

– Pas la Charmaine Bourdon qui, d'un seul coup de poing, a fait partir pour le pays des rêves le spotteur en motocyclette Emile Barnes ?

– Elle-même en chair et en os...

– Aussi en nez retroussé, en cheveux rouges et en sale caractère.

Charmaine remarqua :

– Mon caractère n'est plus sale ; je viens de lui faire prendre un bain.

– Spirituelle par dessus le marché... Et que voulez-vous au Domino noir ?

– Ça, je le dirai au Domino.

Augé composa un numéro sur le cadran de son téléphone :

– Allô, Domino ?

– Oui.

– Benoit.

– Es-tu occupé ?

– Pas très.

– Une jeune fille qui est une combinaison d’annonce de beauté et de porc-épic veut te rencontrer. Elle s’appelle Charmaine Bourdon ; c’est un paquet de nerfs, de feu, de gifles et de coups de poing.

– J’ai bien connu son père, le millionnaire des barres de chocolat.

– Chocolat, fit Benoit ; je me demande alors comment ce chocolatier a pu concourir à la naissance de ce baril de vinaigre.

Le Domino dit :

– Pourquoi veut-elle me voir ?

– Je n’en sais rien ; elle ne veut révéler ses troubles qu’à toi ; en tout cas, je puis te promettre, mon cher, que tu ne t’ennuieras pas avec elle.

– Amène-la moi.

– Tout de suite ?

– Oui, si tu veux.

Benoit raccrocha.

– Venez, Charnaine, dit-il. Le Domino consent...

– CONSENT ! Ah, ah, il veut faire son frais...

Du tac au tac, le jeune journaliste rétorqua :

– Je connais une fille, moi, qui n’hésite jamais à faire sa fraîche chaque fois que ça adonne.

Il lui prit le bras et ils sortirent.

Quand ils furent dehors, elle le fit monter dans sa voiture et demanda :

– Où allons-nous ?

– À un des 15 ou 20 appartements du Noir.

– Comme ça ? Que voulez-vous dire ?

– Je croyais qu’il se cachait plus que ça.

– Ce ne sont pas les appartements du Domino qui sont secrets, c’est plutôt son vrai visage. Le Noir est passé maître dans l’art du déguisement. C’est l’homme aux mille physiques...

Soudain le journaliste dit :

– Tournez à gauche ici.

Elle obéit.

Tout de suite il reprit :

– Stoppez au numéro 710.

Augé sonna à la porte d'un cottage de luxueuse apparence.

Un butler en livrée vint ouvrir.

Il demanda :

– Mademoiselle Bourdon ? Monsieur Augé ?

– Oui, oui.

– Donnez-vous la peine d'entrer et de me suivre ; le maître vous attend dans sa bibliothèque.

Le serviteur les précéda dans un long corridor.

Il poussa une porte et ils pénétrèrent dans une vaste pièce dont les murs étaient cachés par des milliers de livres.

– Asseyez-vous ?

Benoit dit :

– Votre maître n'est pas ici ?

– Oui, mais il m'a demandé de vous servir une libation avant de l'avertir de votre arrivée ; j'y

vais... Qu'allez-vous prendre ?

Charmaine choisit un collins.

– Un scotch stréte pour moi, fit Benoit. Bientôt le majordome revint avec trois verres. Benoit, voyant le 3^e verre, ne savait que penser... Le serviteur présenta le collins à la jeune fille et le scotch à Augé, puis il dit :

– Moi, je préfère le cognac.

Sans broncher il prit le 3^e verre et le but d'un trait en faisant :

– À votre santé !

Alors il s'assit dans un fauteuil de cuir et, s'adressant à Charmaine, dit :

– Je vous écoute, mademoiselle.

Charmaine prit un air drôlement ahuri et le journaliste éclata de rire :

– Domino, dit-il, tu as encore réussi à me passer un québec.

La jeune fille demanda :

– Êtes-vous à la fois le butler et le Domino noir ?

– Mais oui ; et j’ai eu parfois des déguisements plus humiliants que celui que je porte aujourd’hui. Un jour j’ai été vidangeur...

Benoit sourit :

– Te rappelles-tu, Domino, la nuit que tu as lavé les planchers au palais de justice déguisé en femme de peine... ?

– Oui, je me souviens ; mais trêve de réminiscences... J’ai bien connu votre père, petite Charmaine. Bien que très riche, c’était un brave homme.

– Malheureusement il est mort.

– Oui, je sais.

La jeune fille dit :

– Si je viens vous voir, c’est à propos du testament étrange qu’il a fait sur son lit de mort.

Le Domino demanda :

– Qu’y a-t-il de curieux dans ce testament ?

– Il me lègue sa fortune entière à deux conditions. La première c’est que cet argent sera administré au bon plaisir de mon oncle Tancrède

Larousse qui peut à son gré me refuser de l'argent si je fais la folle...

– Et la seconde condition ?

– Mon argent va à mon oncle et je suis déshéritée à son bénéfice si je me marie avant d'avoir atteint mes 25 ans.

– Et si vous ne vous mariez pas ?

– Quand j'aurai 25 ans révolus j'entrerai en pleine possession de mon héritage.

Le Domino dit :

– Je crois comprendre l'idée du testateur ; vu le froufrou de votre caractère, Charmaine, votre père désirait vous protéger de ces deux clauses.

Il reprit :

– Mais votre oncle et tuteur est-il un homme de confiance ?

– Certes, oui.

– Est-il riche ?

– Oui, plus que mon père.

– Alors, selon vous, votre avoir est en sécurité

entre ses mains ?

– Oui.

– Quelle profession exerce-t-il ?

– Il est agent de change.

– Il fait affaires seul ?

– Non, il a un associé.

– Qui ça ?

– Oscar Latuque.

– Et ce Latuque est... ?

– Autant mon oncle est sévère, autant M. Latuque est doux, humain, débonnaire.

Le Domino remarqua :

– Mais tout ça ne me dit pas la raison exacte de votre visite.

– Je veux me marier.

– Tout de suite ?

– Oui, et je ne veux pas perdre mon héritage.

– Vous me demandez la lune, Charmaine.

Il expliqua :

– Le testament est clair, l'intention du testateur n'est pas obscure du tout ; elle est évidente ; votre père ne veut pas vous voir mariée avant que vous ayez atteint l'âge de 25 ans. Quel âge avez-vous ?

– Pas tout à fait 21.

– Eh bien, mariez-vous et vous perdrez tout.

Charmaine sortit de son caractère :

– Domino, votre réputation est fort surfaite et boursoufflée comme une baloune.

Le noir dit en souriant sous l'outrage :

– Je ne puis rien faire, ni pour vous, ni pour ma réputation.

Il se leva :

– L'entrevue est finie, vous pouvez disposer.

Charmaine se fâcha dur :

– Vous êtes un bon à rien, un flic de 2 sous, un saligaud.

Elle allait appliquer une gifle au Domino, mais celui-ci fut plus rapide qu'elle ; d'une main il l'agrippa et la plaçant sans cérémonies sur son

épaule, il la sortit et la laissa choir dans son auto.

En rentrant il dit au jeune journaliste :

– Cette affaire sent le meurtre à plein nez.

– Hein ?

– Oui.

– Alors tu la prends en mains ?

– Oui.

Il se fit rêveur.

– Benoit ?

– Oui, boss.

– Cette enfant gâtée est mortellement effrayée.

– Pourtant je ne me suis aperçu de rien.

– Ça n'empêche pas que c'est vrai. J'ai lu de la terreur au fond des yeux de la capiteuse Charmaine.

– Que faire, boss ?

– Retourne au bureau du MIDI. Je suis convaincu qu'au moins un visiteur t'attend là.

– Comment le sais-tu ?

– Si ce que je pense est vrai, quelqu’un est assis près de ton pupitre dans la salle de rédaction et t’attend nerveusement. Va...

En entrant au MIDI il s’écria :

– L’animal, il avait raison !

En effet l’individu qui l’attendait était vêtu en homme d’affaires à la fois conservateur et prospère. Il dit :

– Vous êtes Augé ?

– Oui, monsieur.

– Le lieutenant du Domino noir ?

– En personne.

– Charmaine Bourdon est venue ici ?

Benoit dit sèchement :

– Je ne vois pas en quoi cela peut vous regarder.

– Je suis Oscar Lатуque.

– L’associé de Larousse ?

– Oui.

– Je ne vois pas que ce titre vous autorise à

vous mêler des affaires de mademoiselle Bourdon.

– Je connais très bien la petite ; elle a confiance en moi ; je lui obtiens des faveurs de son oncle.

Augé se décida à parler :

– Bien oui, Charmaine est venue ; et puis après ?

Anxieusement Latuque demanda :

– Le Domino noir a-t-il accepté de travailler pour elle ?

– Oui.

– Oh, que je suis content... La petite et son oncle Larousse sont en gribouille.

– À propos de quoi ?

– Le tuteur trouve qu'elle dépense trop, et il soupçonne que quelqu'un la fait chanter.

– De quelle arme le maître-chanteur se sert-il contre elle ?

– Je ne sais pas. Charmaine prétend qu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de chantage ; mais

mon avis est qu'elle ne dit pas la vérité. Voulez-vous, M. Augé, transmettre ces renseignements au Domino ?

– Certainement.

Latuque venait à peine de partir qu'un second visiteur demanda Augé au chef des nouvelles.

Celui-ci lui indiqua du doigt le pupitre en disant :

– C'est lui le bozo.

L'inconnu s'approcha du jeune journaliste :

– M. Augé ?

– Monsieur,... ?

– Goodyear, Benny Goodyear.

– Que désirez-vous ?

– Charmaine Bourdon est ma blonde.

– Ah...

– Oui, et je sais qu'elle vous a demandé l'aide du Domino.

– Et... ?

– Je viens vous dire que ma Charmaine est la

malheureuse victime d'un odieux maître-chanteur.

– Vous pouvez me nommer ce criminel ?

– Non, car ma blonde ne se contente pas de refuser de nous nommer le bandit, elle prétend qu'il n'existe pas.

Le téléphone de Benoit sonna.

– Allô, fit-il.

Il écouta, brisant de oui ses silences consécutifs.

Après avoir raccroché il gratifia Goodyear d'un regard étrange, mystérieux, lourd.

– Ainsi Charmaine est votre blonde ?

– Oui.

Augé cracha l'insulte :

– MENTEUR !

Il reprit :

– C'est le Domino qui vient de me téléphoner ; il arrive du palais de justice. Il a relevé sur les registres d'état civil votre mariage

récent avec Charmaine...

Benny baissa la tête en rougissant.

– Pourquoi avez-vous fait ça, Goodyear ? C'est une mauvaise action ; vous avez déshérité automatiquement Charmaine.

– Monsieur, il vous faut me comprendre. Nous nous aimions tellement tous les deux que nous avons passé outre...

– Vous avez sacrifié un million à l'amour. Tout à fait romanesque ; mais maintenant vous devrez vous contenter d'eau et de caresses.

– Non, monsieur, car tant que l'oncle Tancrède Larousse ne saura pas notre mariage l'héritage de ma femme est en sûreté.

Augé s'écria :

– Je comprends maintenant. Ce mariage est l'arme dont se sert le maître-chanteur pour enseigner le chant à Charmaine.

Il reprit :

– Mais pourquoi a-t-elle menti au Domino en prétendant qu'elle n'était pas mariée ?

– Ce secret est d’une si grande importance qu’elle tient à ne le révéler à âme qui vive... Vous comprenez ?

– Comme ci, comme ça...

*

Assis dans la bibliothèque, Benoit venait de terminer le rapport des deux visites qu’il avait reçues.

Le Domino noir dit à son lieutenant :

– Appelle donc Tancrède Larousse.

– Pour lui dire quoi ?

– Que je vais lui parler.

Quand le journaliste eut établi la communication, le Domino s’empara de l’appareil et dit :

– M. Larousse ?

– Oui.

– Je suis le Domino noir. Avez-vous entendu

parler du Domino ?

– Certainement.

– Je serai chez vous à 9 heures exactement ce soir,..

– À propos de quoi cette visite ?

– À propos de votre nièce et pupille.

– Charmaine ?

– Oui.

– Très bien, je vous attendrai.

Le Domino dit à Augé :

– Drôle de pistolet que ce Larousse.

– Comment ça ?

– Il est riche et honnête, mais d'une sévérité exagérée.

– Tu es allé aux renseignements, Domino ?

– Oui, et j'ai appris aussi qu'il était d'un caractère si méticuleux et soupçonneux qu'il enregistre dans un cahier chaque soir le millage que son Packard a fait au cours de la journée.

– En tout cas, Benoit, tu peux être assuré que

je saurai bien être tout aussi méticuleux que lui ce soir.

Il demanda à son lieutenant :

– Veux-tu téléphoner à Charmaine et lui demander la liste des serviteurs dans la maison de son oncle ?

Il y en avait trois.

Simon Lavergne, secrétaire particulier de Larousse.

Le chauffeur, Charlie Perrot.

La ménagère, Blanche Latrémouille.

II

L'entrevue

Le cabinet de travail de Tancrède Larousse était très vaste et méticuleusement propre.

Le pupitre manifestait l'évidente méticulosité de son propriétaire ; l'annuaire du téléphone, le cahier-mémo, l'encrier et la plume étaient rangés en bataille.

Pour Larousse la vie et les affaires étaient un combat sans merci, une lutte tactique, digne du génie militaire d'Alexandre, de César et de Napoléon.

À l'entrée du Domino noir, le vieux Tancrède était à inscrire quelque chose dans un carnet relié de cuir rouge.

Sans se presser, dans des mouvements bien calculés, des mouvements d'une parfaite

précision, Larousse termina son écriture, posa sa plume dans le porte-plume, ferma le carnet et l’aligna en bataille parallèlement aux autres objets sur le pupitre.

Alors il leva la tête et dit :

– Vous êtes celui que l’on dénomme le grand ennemi du crime, le Domino noir. Je vous estime, monsieur, et j’admire votre travail.

– Merci.

Comme les deux hommes se serraient la main, le Domino remarqua le livre de cuir rouge sur la couverture duquel étaient inscrits ces mots singuliers, bizarres : « HISTOIRE DE LA VIE DE MA PACKARD. »

Larousse dit :

– Votre visite, Domino, m’honore et m’intrigue. Malheureusement je n’ai que 10 minutes à vous accorder. Quel est le but de cette entrevue ?

– Charmaine Bourdon.

Le vieillard tressaillit :

– Ma pupille ? Je ne vois pas...

Le Domino expliqua :

– Charmaine est un exquis paquet de colère et de rage ; elle est douée d'un caractère incendiaire qui ne sait pas se contrôler et dont les débordements sont dangereux à sa sécurité financière ; cependant elle a la chance d'avoir un bon frein.

– Un frein ?

– Oui, vous !

La physionomie de Tancrède se remplit de satisfaction et de suffisance.

Le Domino poursuivit :

– Vous n'êtes pas favorable à son mariage dans les conditions présentes ?

– Non, franchement.

– Passons ; je comprends d'ailleurs votre attitude.

– Savez-vous qu'elle est détenteur d'un secret ?

– Un secret coupable, fit le vieux, car elle

refuse de me le dévoiler même à moi, son tuteur.

Il ajouta :

– Je soupçonne que quelque criminel est au courant de ce secret et qu’il fait chanter ma nièce.

– Vous devez avoir une bonne raison de soupçonner cela ?

– Certainement ; depuis une quinzaine elle me bombarde de demandes d’argent.

– Et qu’avez-vous décidé ?

– Ce matin elle m’a demandé, la petite écervelée, cinquante mille piastres.

– Cinquante mil... Oh ! Naturellement vous avez refusé ?

– Non, Domino, j’ai accepté.

– Hein ?

– Le père de Charmaine, connaissant sa fille, m’a demandé et je lui ai solennellement promis de la protéger.

Le Noir remarqua :

– Vous croyez que c’est une protection que de

lui donner \$50,000 ?

– Je vais vous expliquer...

Le vieillard sortit une liasse de billets de mille de la poche intérieure de son veston :

– Pour changer un billet de mille à la banque, la loi exige que le changeur s'identifie afin de mieux pincer les violateurs de l'impôt sur le revenu.

– Oui...

– Le gérant de ma banque a soigneusement noté les numéros de ces cinquante billets ; il a fait imprimer ces numéros et demain toutes les succursales de banques du pays en recevront une copie.

La figure du Domino s'illumina.

Il dit :

– Je comprends. Vous croyez que Charmaine remettra ces billets au maître-chanteur. Il les échangera sans aucun doute les mille piastres dans une banque...

– Et il sera pincé.

L'ennemi du crime admit :

– C'est là une idée ingénieuse.

Le vieillard reprit :

– Qu'est-ce que Charmaine vous voulait ?

– J'étais un des amis de son père ; elle voulait que je vous convainque de lui donner la permission de se marier.

– Vous avez compris que c'était inutile et qu'elle devrait attendre ses 25 ans révolus pour convoler ?

– Oui, même alors je ne sais vraiment pas si elle sera mûre pour le mariage.

Le Domino dit :

– Auriez-vous objection à me communiquer la teneur de votre testament ?

Le vieillard tressaillit :

– Me croyez-vous en danger de mort ?

– Franchement oui.

Larousse pâlit.

– Vous avez peut-être raison, dit-il, en tout

cas, advenant ma mort violente, je vous conseille d'examiner mes livres...

Le Domino se fit encourageant :

– Je ne prétends pas, dit-il, que mes pressentiments soient infaillibles.

Tout de suite il reprit :

– Mais, et la teneur de votre testament ?

– Ma nièce...

– Charmaine ?

– Oui, Charmaine est ma seule héritière ; malgré son sale caractère et ses folies, je suis attaché à la petite garçette...

Le vieux consulta sa montre.

Le timbre de la porte d'entrée retentit.

– C'est mon associé Oscar Latuque qui arrive.

Le Domino comprit que l'entrevue était terminée.

Tanocrède sonna.

Un jeune homme entra.

Il avait l'attitude effacée du serviteur idéal.

Le vieillard présenta le nouveau venu :

– Simon Lavergne, mon secrétaire particulier... Simon, veux-tu aller reconduire monsieur...

III

Belœil fait des siennes

Le pressentiment du Domino s'accroît à sa sortie de la maison de Larousse ; il devint presque une obsession.

Il sauta dans sa voiture ; mais dès qu'il eut quitté l'allée bordée de saules pour prendre la voie publique, il quitta le pavage, envahit l'épaulement mou du chemin, stoppa et éteignit ses phares.

Il attendit...

Une demi-heure...

Une heure se passa.

Soudain, dans le silence humide de la nuit, un coup de feu éclata.

Fébrilement, il alluma son moteur, tourna,

évitant d'un cheveu le fossé, et se dirigea à vive allure vers la maison.

La porte n'était pas barrée.

Il tourna la poignée et elle céda sous sa poussée.

Le Domino se dirigea sans hésiter vers la pièce qu'il avait quittée une heure auparavant.

Il vit d'abord la victime.

Larousse avait reçu une balle derrière la tête.

Assis à son pupitre, le cadavre avait la figure rivée au buvard, près du livre de cuir rouge, et on pouvait voir le sang qui se coagulait autour du trou fait par la balle meurtrière.

Le Domino regarda autour de lui.

Il y avait là Charmaine Bourdon, pâle et comme décharnée, le secrétaire Lavergne, et une vieille femme que le Domino ne connaissait pas encore.

Il lui demanda :

– Vous êtes... ?

– Blanche Latrémouille, ménagère du défunt.

Le Domino jeta un regard circulaire ; puis ses yeux se posant de nouveau sur la ménagère, il demanda :

– Naturellement vous ignorez qui est l'assassin ?

– Je l'ignore.

À tous les autres à la fois le Domino dit :

– Personne de vous n'a vu le meurtrier ?

– Non.

Le Noir s'adressa à Latuque :

– Que veniez-vous faire ici ce soir ?

– Oh, un simple rendez-vous d'affaires.

– Mais encore ?

– Notre comptable avait eu une distraction et s'était trompé dans une addition ; mon associé Larousse était très méticuleux et soupçonneux. J'ai eu un peu de difficulté à lui faire comprendre que ce n'était qu'une erreur sans malice.

– Et après ?

– Après nous nous serrâmes la main ; je sortis,

croisant le chauffeur de mon associé dans le corridor. Je venais de faire partir mon auto quand j'entendis le coup de feu et rebroussai chemin.

– Quand vous parlez du chauffeur, vous voulez dire Charlie Perrot ?

– Oui.

– Où est-il en ce moment ?

Ce fut Blanche Latrémouille qui répondit :

– Il doit être dans ses appartements au-dessus du garage.

– Bien. Qui est entré le premier dans cette pièce ?

– Je crois bien que c'est moi, fit Lатуque.

– À votre arrivée, l'assassin avait eu le temps de disparaître ?

– Oui.

– Qui entra le premier après vous ?

– Simon Lavergne. Puis, Charmaine et enfin Blanche Latrémouille.

Le Domino sourit à la jeune fille.

Alors il pensa à quelque chose.

Il plongea la main dans le gousset intérieur du veston du cadavre.

Il était vide.

Regardant à tour de rôle toutes les personnes présentes, il demanda sèchement :

– Quel est celui d’entre vous qui a pris les \$50,000 ?

– Quoi ?

– Hein ? ?

– Ciel !

Le Domino reprit :

– Je sais pertinemment qu’il y avait \$50,000 dans la poche du mort. Où est allé cet argent ?

Charmaine remarqua :

– Vous avez raison ; mon oncle m’a dit il y a trois quarts d’heure ou une heure, qu’il me remettrait cet argent demain matin.

– Vous ne savez pas qui l’a pris ?

Tout le monde hocha négativement la tête.

Le Domino ordonna :

– Sortez tous ; laissez-moi seul.

Quand ils eurent obéi, l'ennemi du crime s'approcha du pupitre, prit le carnet de cuir rouge, l'ouvrit et lut la dernière entrée :

« Matin d'aujourd'hui, 13 octobre, millage de mon Packard, 13,309.

Ce soir, millage, 13,320. »

D'un pas rapide il se dirigea vers le garage et monta l'escalier extérieur qui conduisait aux appartements du chauffeur.

La porte n'était même pas fermée.

Au moment où il entra, des ronflements formidables l'aiderent à localiser Charlie Perrot.

Il était couché sur un sofa, le revolver à la main et dormait de la façon la plus authentique.

Le Domino le fouilla et ce fut sans surprise aucune qu'il trouva sur la personne du dormeur, les \$50,000.

– Non, murmura le Domino, c'est trop beau, ça ; le revolver qui empeste la poudre du coup de

feu récent ; les \$50,000. Il n'y a pas de doute que quelqu'un veut frémér ce pauvre ivrogne de chauffeur.

Comme il sortait il entendit quelqu'un qui l'appelait d'un bosquet voisin :

– Psssttt !

Il s'approcha.

C'était Blanche Latrémouille.

– Que me voulez-vous ? demanda brusquement le Domino.

– Vous êtes le protecteur de Charmaine ?

– Si on peut dire, oui.

– Je sais quelque chose qui peut déshériter la petite.

Le Domino dressa l'oreille :

– Oui, madame ? Quoi ?

– Charmaine est mariée ; si je parle, son héritage s'en va à l'eau.

Le Noir ne lui dit pas que la mort de Larousse changeait la situation du tout au tout.

Il lui demanda :

– Que faut-il faire pour que vous ne parliez pas ?

– Il faut me remettre les cinquante mille.

– Vous n’y allez pas de main morte, maîtresse-chanteuse...

– Vous feriez mieux de ne pas m’insulter. Acceptez-vous ou non ?

Le Domino ne put maîtriser sa colère.

Il cracha son mépris :

– VOLEUSE !

Et il s’éloigna, pensant :

– Qui donc avait frémé Charlie Perrot ? Ce ne pouvait être nul autre que l’assassin. La Latrémouille ? Peut-être...

Il rencontra Simon Lavergne qui se promenait nerveusement sur la véranda.

– Savez-vous où est Charmaine ?

– Je viens de la voir entrer dans sa chambre,

– Conduisez-moi, voulez-vous... ?

– Volontiers.

Quelques instants plus tard, il pénétrait dans la chambre de la jeune fille.

Elle n'était pas seule.

À voix basse, le Domino demanda :

– Votre mari sans doute ?

– Oui.

Il tendit la main à Benny Goodyear,

Puis il dit :

– Est-ce que quelqu'un vous a vu arriver ?

Goodyear répondit :

– Non, je suis entré en cachette par cette fenêtre.

– Alors faites la même chose à rebours.

– Quoi ?

– Scrammez. Si vous préférez la pendaison vous pouvez rester.

Après avoir embrassé Charmaine, Benny enfourcha la fenêtre ouverte et disparut dans la nuit noire.

Soudain le téléphone sonna.

Charmaine allait prendre le récepteur quand le Domino lui dit :

– Non, laissez-moi faire.

– Allô, fit-il.

– Résidence de Tahcrède Larousse ?

– Oui.

– M. Larousse ?

Le Domino mentit :

– Non, son secrétaire.

– C’est la police de Montréal qui parle. Vous avez rapporté votre Packard volé il y a une couple d’heures...

– Oui...

– Quel est le véritable numéro de licence ? Est-ce 104 ou 114 ?

Le Domino prit une chance :

– 114, dit-il.

– Bien, monsieur ; aussitôt que nous aurons du nouveau nous nous empresserons de vous

appeler.

Sans mot dire, le Domino se rendit au garage.

La licence était bien 114.

Et la Packard était bel et bien dans le garage.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Pourquoi le mort avait-il rapporté volée une voiture qui ne l'était pas ?

À ce moment le Domino fut sûr que le mystère roulait autour de cette automobile.

La Packard allait dénoncer le meurtrier.

Il pensa en riant :

– Belœil ne sera pas de bonne humeur quand il s'apercevra que j'ai tant tardé à l'appeler. Allons-y.

Quelques instants après, il dit, parlant à HArbour 4141 :

– Théo Belœil le directeur de l'escouade provinciale des homicides... Oui, Théo ? Domino ; un meurtre a été commis ; la victime ? Le millionnaire Larousse de Westmount. Viens...

Il raccrocha.

Qu'allait-il faire maintenant ?

Premièrement, il vérifia s'il avait bien le livre de cuir rouge dans sa poche.

Il l'avait.

2^e, que voulait dire cet étrange appel à la police municipale de la part des Larousse ?

S'il allait voir, s'il allait questionner le policeman téléphoniste...

Oui c'était ça qu'il allait faire.

Il appuya sur l'accélérateur.

À ce moment il entendit le bruit d'une voiture qui s'engageait dans l'allée des saules.

C'était le gros Théo.

Le Domino embraya en petite vitesse et démarra.

Belœil sauta et lui barra la route :

– Personne ne quitte les lieux, s'écria-t-il.

Puis il s'approcha de la voiture du Domino et ordonna :

– Descendez. Ouste, le gas !

Le Domino émit son petit rire sec, inimitable et murmura entre ses dents :

– Imbécile, idiot !

– Ça parle au diable, c'est le Domino, fit Belœil.

Saluant le policier d'un ironique coup de chapeau, l'ennemi du crime appuya sur l'accélérateur et disparut bientôt sur la voie publique.

– L'animal, sacra Théo, il est encore arrivé avant moi.

Il vit Lavergne sur la galerie :

– Conduisez-moi au cadavre, dit-il.

Précédé du jeune secrétaire et suivi de Paulot, l'expert en empreintes digitales, et de Lafontaine, le médecin légiste, Lavergne entra dans la maison.

IV

Le téléphoniste

Le Domino mit sa voiture en stationnement sur le champ de mars ; il traversa ensuite la rue Gosford et entra aux quartiers généraux de la police municipale.

Tout de suite il vit l'échange téléphonique, près d'une porte et s'adressant au policeman en uniforme qui y était préposé, il demanda :

– C'est vous qui avez reçu l'appel de Tancrede Larousse qui rapportait sa Packard comme volée ?

– Ça, dit grossièrement le constable, je ne vois pas que ce soit de vos affaires...

– Ô politesse constabulaire ! s'écria le Domino.

Il reprit :

– Quand vous ne jouez pas aux dames, vous autres de la police, vous jouez aux Dominos.

Il avança la tête jusqu'à ce qu'elle touche presque celle du policier et répéta :

– Domino, Domino, DOMINO !

Le policeman tressaillit.

– Si tu n'es pas bouché par les quatre coins, tu as compris, hein ?

Énervé le constable répondit :

– J'ai compris, Domino.

– Alors c'est toi qui as reçu le message de Larousse ?

– Oui.

– Quel est-il ?

– Je vais vous le répéter verbatim. Je l'ai pris en sténographie, comme c'est mon habitude.

Il cria à un jeune cadet :

– Bourget, viens donc me remplacer au switchboard.

Puis il reprit :

– Tenez, je traduis de mon cahier de notes :
« LAROUSSE : JE VOUDRAIS VOUS RAPPORTER UN CRIME
(Long silence) (La ligne téléphonique s'éteint ;
puis enfin elle se remet à bourdonner). LAROUSSE :
JE VOUDRAIS RAPPORTER UN CRIME. MOI : – LEQUEL ? –
LAROUSSE : – JE VIENS DE ME FAIRE VOLER MA VOITURE
PACKARD. »

Le Domino fit :

– C'est tout ?

– Oui.

– Vous avez retransmis le message ?

– À notre escouade des vols d'autos, oui,
monsieur.

– Il y a deux singularités étranges dans vos
notes sténographiées.

– Vous voulez parler du long silence...

– Oui, et aussi du fait que la ligne semblait
morte.

– Comme si quelqu'un l'avait délibérément
coupée ?

– Oui.

– Ainsi, fit le Domino, le message a été relayé en deux tronçons nettement séparés par le silence.

L'ennemi du crime se plongea dans de profondes réflexions.

Deux tronçons.

Deux messages.

DEUX MESSAGES !

Il tressauta :

– Oui, c'est bien ça, murmura-t-il. Le premier message est resté incomplet, tandis que le second est évidemment faux.

FAUX ?

Pourquoi ?

Le premier message incomplet était le vrai.

Le Domino demanda :

– Avant et après le silence était-ce toujours la même voix qui vous parlait ?

Le constable ouvrit de grands yeux :

– Saprستي, fit-il, il me semblait qu'il y avait au fond de ça quelque chose de curieux, de bizarre...

– Oui ?

– Vous avez mis le doigt dessus. Après le silence, la voix n'était plus la même.

– Alors c'est clair, la victime vous a appelé pour rapporter un crime ; mais l'assassin l'a interrompu, tué, puis à tout hasard a fait semblant de compléter le message en annonçant qu'un char avait été volé.

Il ne manquait au Domino que deux détails.

En quittant les quartiers généraux le Domino monta la rue Saint-Laurent et arrêta dans une salle de pool d'où il appela le comptable public Raymond Parent.

Puis il se dirigea vers la maison du crime.

Ce n'est pas là mais dans le garage qu'il entra.

La Packard y était toujours.

Il sortit le petit livre de cuir rouge et le consulta, marmonnant :

– Ce carnet me dit que quand Larousse a laissé son char ici ce soir le millage était de 13,320.

Il consulta le tableau de commande et constata

avec une grande satisfaction, que le millage indiqué était toujours de 13,320.

Donc la voiture n'était pas sortie du garage depuis que Larousse l'y avait laissée.

Le vol était une impossibilité mathématique.

Tout comme les objections au carré de l'hypothénuse...

Premier détail, Raymond Parent y verrait.

2^e détail, le 13,320 !

Il entra dans la maison.

Belœil était à soumettre Charmaine à un troisième degré digne de l'infâme kangaroo court.

Mais Charmaine ne se laissait pas faire.

Ah, mais non.

Soudain elle invectiva Belœil qui reçut une engueulade digne des plus pittoresques du quartier interlope.

Théo se fâcha sous cette pluie torrentielle d'insultes.

Il dit :

– Écoute, petit porc-épic, tu as beau être riche et gâtée, tu vas me répondre la vérité.

– La vérité, gros paquet de mauvaise graisse rance, c'est que je ne suis pas coupable.

Théo railla :

– Ton oncle vivant empestait ton existence en te tenant solidement en laisse.

Après un silence calculé, il reprit :

– Tu l'aimes mieux mort naturellement, car cela te permet d'entrer dans ta fortune personnelle de même que dans celle de la victime...

Charmaine rugit :

– Ça prend une âme noire et un cœur pourri pour entretenir de telles pensées...

– Le cœur pourri et l'âme noire t'appartiennent à toi, jeune chipie. Dis-le donc que c'est toi qui as soudoyé le chauffeur Perrot pour qu'il assassine Tancrede Larousse pour ton plus grand bénéfice financier...

– NON ! ET NON !

Alors Charmaine, pleine de rage, sauta à la figure du gros Théo et se mit en train de pratiquer sur sa personne policière une orgie d'égratignages et de morsures.

– Bravo, fit le Domino. Assez, petite Charmaine, je vais parler à mon tour.

La rouge diablesse abandonna à regret le visage et les mains de Belœil.

– Domino, commença celui-ci...

– Silence ; oh, je sais que pour Charmaine ce meurtre est un cadeau tombé du ciel.

Théo remarqua :

– Ainsi tu admets que la preuve est claire.

– Trop claire, si claire qu'elle en est aveuglante. AVEUGLANTE ! Aussi tu es aveuglé.

– Selon toi, la fille n'est pas coupable ?

– Ni la fille ni le chauffeur. Imbécile !

Belœil soupira :

– Cependant il faut que je l'arrête.

– Tu ne feras pas cela.

– Je le ferai.

Le Domino regarda son copain.

C'était la première fois que le gros Théo se révoltait contre lui.

Il le regarda dans le blanc des yeux.

Le policier chercha à fuir son regard.

Puis il dit :

– Écoute, Domino, je suis obligé d'arrêter la petite.

– Obligé ?

– Oui.

– Comment ça ?

– Mon chef me l'ordonne.

– Ah, ah, raila le Domino, pression en haut lieu de la part de la haute gomme. Un gros bonnet a intérêt à faire arrêter Charmaine et à la faire pendre...

Le Domino mit le poing sous le nez de Belœil et lui cria :

– Idiot, voici mon ultimatum ; tu vas laisser Charmaine tranquille, ou bien je te fais, toi, crouler dans le ridicule, et je prouve au delà de tout doute que ton chef se fait graisser par la riche crasse du quartier interlope comme par la canaille millionnaire de Westmount.

– Ce n’est pas ma faute, Domino, les ordres sont les ordres ; j’ai celui d’emmener la petite au poste et de la coffrer.

Il présenta à Charmaine une paire de menottes.

Alors le Domino s’avança vers son copain et, avec un grand calme, fit partir son poing droit qui s’écrasa sur le nez du policier.

Il se mit à saigner.

Un jet de lumière éblouissante aveugla tout le monde dans la pièce.

L’éclairage redevint tout de suite normal.

Belœil regarda à la porte.

Benoit Augé et un des photographes du MIDI entrèrent.

– Es-tu satisfait, Domino ? demanda Augé.

– Oui, Benoit, j’espère que mon coup de poing et le nez saignant de Belœil seront publiés demain dans ton journal.

– Ça, je te l’assure.

– Augé... ?

– Oui, Domino...

– Tu vas accompagner le gros Théo au poste et vois à ce qu’il ne passe pas les menottes à Charmaine ; s’il le fait, jette-le en bas de son auto dans une bonne prise de jiu-jitsu.

– OK, boss. C’est tout ?

– Non, tu viendras après cela me rencontrer dans mon appartement numéro 17. J’ai un article humoristique à te donner à propos de Belœil.

Celui-ci jeta un regard suppliant à l’ennemi du crime.

Mais le Domino ne se laissa point attendrir :

– S’il y a des hommes plus bandits que les bandits c’est la police, dit-il.

Benoit demanda :

– Cette phrase est-elle pour publication ?

– Envoyé donc.

– Il y a longtemps que je ne t’ai vu aussi en forme, aussi en verve.

Le Domino s’approcha de Charmaine et lui appliqua sur la bouche un bec retentissant :

– Petite, dit-il, les salauds vont essayer de te faire parler, de te faire signer une confession. Ne signe rien et ne prononce pas une seule parole, n’ouvre la mignonne bouche que pour les mordre.

*

Benoit Augé n’était pas encore arrivé au numéro 17 quand le Domino noir y pénétra.

Il chercha dans l’annuaire du téléphone en murmurant : – Labrie A., D., G., H., I... Irénée c.r., avocat, résidence, avenue de l’Épée, Outremont.

Il signala le numéro d’Irénée Labrie.

– Est-ce l’avocat Labrie qui parle ?

– Oui.

– C’est le Domino noir.

– Oh, Domino, je vous suis toujours reconnaissant de l’immense service que vous m’avez rendu l’an dernier...

– Ne parlons pas de ça, voulez-vous ? Aujourd’hui c’est à mon tour de vous demander un service.

– Je vous le rendrai avec grand plaisir.

– De votre point de vue, maître Labrie, c’est extrêmement délicat.

Alors il parla bas, très bas, pendant longtemps, très longtemps.

À la fin Labrie dit :

– Oui, je vous autorise.

– Je n’attendais pas moins de vous, cher maître, merci. Soyez sûr d’ailleurs que le scandale, si scandale il y a, sera étouffé dans l’œuf. J’ai, vous vous en doutez un peu n’est-ce pas, des intéressantes influences.

Une dizaine de minutes plus tard, le jeune journaliste entra.

– Assieds-toi, Benoît et prends des notes pour ton article de demain.

*

Le lendemain Belœil fut sans aucun doute un des premiers de la métropole à acheter le MIDI.

C'est avec horreur qu'il lut la nouvelle et vit la photo. « LE DOMINO DONNE UN COUP DE POING À BELŒIL. »

« Une violente altercation, sorte d'à côté du meurtre de Tancrède Larousse, s'est produite entre le Domino noir et le directeur de l'escouade provinciale des homicides Théo Belœil.

« Le Domino proclamait l'innocence de Charmaine Bourdon, nièce et pupille de la victime.

« Belœil lui, voulait l'arrêter comme complice de Charlie Perrot, le chauffeur de la victime.

« Il prétendit même qu'il avait reçu l'ordre formel de son chef de détenir Charmaine et Perrot

comme témoins importants à l'enquête du coroner.

« La discussion dégénéra en querelle et le Domino noir frappa son ex-copain à la figure.

« Après quoi il promit à Belœil d'en faire la risée de tout Montréal et de mettre à jour les petits rackets de protection indue du chef de Théo.

« Nous attendons avec impatience des développements sensationnels dans cette affaire pour le moins originale.

« On apprend à la dernière heure que Charmaine a choisi pour défenseur le criminaliste connu, Irénée Labrie,

C'était un mardi.

L'enquête du coroner allait s'ouvrir le vendredi.

Or le mardi le Domino disparut complètement, mystérieusement, et le matin de l'enquête, personne, pas même son alter ego Benoit Augé, ne savait où il se terrait et pourquoi.

V

L'enquête du coroner

L'édifice de la morgue de Montréal dans lequel est située la salle d'enquête du coroner, était rempli à craquer.

Attirés par l'article du MIDI les badauds se bouscullaient.

Pendant les quelques jours qui avaient précédé l'enquête et l'étrange disparition de l'ennemi du crime, deux phrases-scie avaient cours de par la ville :

- Où est le Domino ?
- Tu n'es pas par hasard le Domino ?

Ces phrases faisaient fureur ce matin non seulement dans la salle d'enquête mais dans toute la bâtisse.

10 heures.

Précédé de son huissier et de son greffier, le coroner entra dans la salle bondée.

Sur l'ordre de l'huissier la foule ou la partie de la foule qui était assise, se leva.

Le coroner monta à sa tribune, le greffier se plaça en avant et au-dessous de lui, l'huissier récita distraitement son OYEZ ! OYEZ ! le coroner donna deux coups de son marteau de bois et l'huissier annonça :

– La séance est ouverte.

L'avocat de la couronne près duquel était assis Belœil, se leva :

– Votre honneur, dit-il nous sommes prêts à procéder dans la cause de la mort violente de Tancrede Larousse.

À son tour, la défense représentée par maître Irénée Labrie, se déclara prête.

Le coroner demanda :

– Qui représentez-vous au juste, maître Labrie ?

– Je représente les intérêts de mademoiselle Charmaine Bourdon et de Charlie Perrot.

– Très bien. Premier témoin ?

– Blanche Latrémouille.

La ménagère entra dans la boîte aux témoins d'un pas ferme.

Par la couronne :

– Vous travailliez pour la victime ?

– Oui.

– Avez-vous eu connaissance de quelque chose à propos de Charmaine Bourdon ?

– Oui, un jour...

– Quand ?

– Il y a une quinzaine, un jour en plaçant du linge dans un des tiroirs de mamzelle Charmaine, je trouvai un certificat de mariage.

– Entre qui ?

– Entre mamzelle Charmaine et un nommé Benny Goodyear.

L'avocat de la couronne se tourna vers son

confrère :

– Votre témoin, dit-il.

Maître Labrie se leva et demanda au témoin :

– Charmaine vous a-t-elle donné de l'argent ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Pour que je garde le secret de son mariage.

– Vous a-t-elle remis cet argent de bon gré ou avez-vous dû la menacer pour l'obtenir ?

– Objecté, cria la couronne.

Le coroner statua :

– Cette cour n'est pas soumise aux règles de procédure ordinaire, je permets la question.

Blanche Latrémouille répondit :

– J'avais un secret ; c'était mon droit de le vendre.

– Même par des menaces ?

– Je ne l'ai pas menacée ; je me suis contentée de lui dire ce qui lui arriverait si elle refusait de me donner de l'argent.

– Bien, madame, vous pouvez vous retirer.

M^e Pomerleau, N.P.

Le greffier appela dans la boîte le notaire Pomerleau. Par la couronne :

– C’est vous qui avez rédigé le testament du père de Charmaine Bourdon ?

– Oui.

– Donnez-en les clauses principales.

– Le testateur légua tous ses biens en fiducie à sa fille ; le tuteur était Tancrede Larousse. Celui-ci avait le droit de garder tout l’héritage et de faire tout ce qu’il voudrait avec si Charmaine se mariait avant ses 25 ans révolus.

– Au cas où le tuteur s’apercevrait que sa pupille s’était secrètement mariée, il avait le droit strict de la déshériter ?

– Oui.

– Et s’il mourait avant, qu’arrivait-il de la fortune de feu M. Bourdon ?

- Charmaine héritait de tout.
 - Quand bien même elle était mariée ?
 - Oui, quand bien même.
 - Alors le meurtre devenait une grande tentation...
 - Il ne m'appartient pas de répondre à pareille question.
 - Autre chose, notaire...
 - Oui ?
 - C'est vous qui avez fait le testament de Larousse ?
 - Oui.
 - Qui héritait ?
 - Charmaine Bourdon héritait de tout.
 - Double tentation alors.
- Le notaire ne répondit pas.
- Votre témoin, fit la couronne à la défense.
 - Pas de questions, dit maître Labrie. Le greffier appela :
 - Détective Belœil...

Le gros Théo se leva et monta à son tour dans la boîte.

Le témoignage de Belœil

Par la couronne :

– Vous êtes chef de l’escouade des homicides ?

– Oui.

– Pas pour longtemps, marmonna M^e Labrie.

– Plaît-il ? fit le coroner.

Labrie répondit :

– Mettons que je n’ai pas parlé.

L’avocat public expliqua au coroner :

– Je viens de prouver, votre honneur, que Charmaine Bourdon retirait de grands bénéfices matériels de la mort de son oncle et tuteur. Je vais maintenant vous démontrer grâce aux deux témoins qui suivent, que Charmaine a utilisé les services d’un des employés de Larousse pour

l'exécution du crime.

À Belœil :

– Vous avez visité l'appartement au-dessus du garage privé de Larousse ?

– Oui.

– Qu'y avez-vous trouvé ?

– Le chauffeur Charlie Perrot qui dormait, tenant dans sa main le revolver qui, le docteur Lafontaine vous le dira, a servi au crime.

– Avez-vous fouillé le suspect ?

– Oui.

– Avez-vous trouvé quelque chose de compromettant sur sa personne ?

– Oui.

– Quoi ?

– 50 billets de mille.

– À qui appartenait cet argent ?

– Le gérant de la banque de la victime m'a dit que...

Le coroner interrompit :

– La preuve de ouï-dire est irrégulière même ici...

– Laissez faire, votre honneur, la défense n’offre à ce stage des procédures aucune objection à cette sorte de preuve.

– Très bien alors...

Belœil répéta :

– Le gérant de banque m’a dit qu’il avait remis le jour du crime les 50 billets de mille à la victime, après en avoir avec grand soin noté les numéros.

– Ces numéros correspondent-ils à ceux des 50 trouvés sur la personne de Perrot ?

– Oui.

– Votre témoin, dit la couronne à la défense.

M^e Labrie demanda au gros Théo :

– Vous connaissez le Domino ?

Une voix s’éleva de la foule et cria :

– Oyez, oyez, ça va commencer à chauffer ; fesse dans le tas, Labrie.

– SILENCE ! hurla l’huissier.

Par la défense :

– Belœil, le Domino ne vous a-t-il pas averti, sous menace de vous faire crouler dans le ridicule, de ne point arrêter Charmaine et le chauffeur ? Ne vous a-t-il pas dit qu’il était absolument certain de leur innocence ?

Théo répondit par un misérable oui.

Irénée Labrie reprit :

– Pourquoi n’avez-vous pas obéi au Domino ?

– Parce que j’avais l’ordre péremptoire de mon chef de coffrer les deux suspects.

– C’est tout.

La couronne fit appeler le secrétaire du mort et Simon Lavergne entra dans la boîte aux témoins.

Simon Lavergne

Par la couronne :

– Vous connaissez l’accusée Bourdon ?

– Oui, très bien.

– Pendant les derniers jours qui ont précédé le meurtre avez-vous souvent vu ensemble Charmaine et Perrot ?

– Oui.

– Plus souvent que d’habitude ?

– Oui.

– Où ?

– Dans l’appartement de Perrot au-dessus du garage et aussi deux ou trois fois dans l’appartement personnel de la jeune fille.

– Votre témoin, maître Labrie.

– Pas de questions.

Le procureur public dit :

– Votre honneur, c’est là ma preuve ; je la crois suffisante pour que le jury tienne le chauffeur et Charmaine criminellement responsables de la mort de Tancrède Larousse.

Labrie bondit de sa chaise :

– Minute, s’écria-t-il, le temps des plaidoiries

n'est pas encore arrivé. J'ai une défense à offrir.

Au greffier il demanda :

– Voulez-vous appeler Oscar Latuque.

Le témoignage de Latuque

Par maître Labrie :

– Vous étiez l'associé d'affaires de la victime ?

– Oui.

– Le soir du meurtre êtes-vous allé voir Larousse chez lui ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Par affaires.

– Quelles affaires ?

– Oh, routine...

– N'est-il pas vrai que Larousse vous accusa de vol à son détriment ?

– NON.

– N'est-il pas vrai qu'auparavant vous aviez subtilisé le revolver du chauffeur ?

– NON.

– N'est-il pas vrai qu'après vous avoir accusé il décida de vous faire arrêter tout de suite, qu'il s'empara du téléphone, appela HArbour 7171 et dit textuellement au policier de l'échange téléphonique : « Je vous rapporte un crime » ?

– Non.

Continuant comme si de rien n'était, M^e Labrie poursuivit son interrogatoire :

– À ce moment vous avez coupé la connexion à votre associé, l'avez tué d'une balle de revolver, puis avez rouvert la ligne et dit au constable à l'autre bout : « Je vous rapporte un crime, le vol de ma voiture Packard licence 114... N'est-ce pas, monsieur Latuque ?

– Non, et renon.

Imperturbable, l'avocat reprit :

– Après quoi, vous avez dépouillé la victime

des 50 billets de mille, les avez placés sur la personne du chauffeur ainsi que le revolver ?

Cette fois le témoin ne daigna même point répondre.

– Vous pouvez vous retirer, monsieur.

Au coroner maître Labrie dit :

– Je vais maintenant prouver que la dernière partie de la conversation téléphonique ne peut point avoir été faite par Larousse.

– Pourquoi ?

– En effet pourquoi la victime aurait-elle pu rapporté sa Packard volée alors qu’il savait pertinemment qu’elle ne l’était point ?

Le coroner demanda :

– Êtes-vous en mesure de démontrer clairement à cette cour que la voiture en question n’a pas été volée ?

– Oui. Greffier, appelez Charlie Perrot.

Le chauffeur Perrot

Par la défense :

– Que faisiez-vous chaque soir quand vous aviez serré la Packard ?

– Je prenais note du millage accompli pendant la journée, et je remettais le papier à mon patron.

– Le soir du meurtre quel millage était indiqué sur le tableau de commande ?

– 13,320.

Labrie prit le livre de cuir rouge :

– Vous connaissez ce livre ?

– Oui.

– Quel est-il ?

– Il contient au jour le jour l’histoire du millage de la Packard.

– Lisez-nous donc la dernière entrée. Le témoin lut :

– 13,320.

La défense parla tout bas au greffier.

Celui-ci cria :

– Théo Belœil...

De nouveau Belœil

Par la défense :

– Vous avez étudié le tableau de commande de la Packard ?

– Oui.

– Quand ça ?

– Le matin qui suivit le crime.

– Avez-vous lu le chiffre du millage à ce moment ?

– Oui.

– Et il était de... ?

– De 13,320.

Labrie argumenta :

– Le millage était de 13,320 le soir avant le crime, il était toujours de 13,320 le lendemain du crime. Donc le char n'a pas pu être volé.

L'assassin, pris de court, a inventé, pour dire quelque chose, le vol fictif de la machine.

Le coroner dit :

– Maître Labrie, votre preuve est très ingénieuse, fort plausible ; vous prétendez que Latuque a tué pour couvrir son vol ; mais il vous reste à prouver que vol il y a bien eu.

– Tout de suite, votre honneur. Greffier, appelez le comptable Raymond Parent...

Le comptable Parent

Par maître Labrie :

– Vous avez examiné les livres de la société Larousse et Latuque ?

– Oui.

La défense dit au tribunal :

– Avec votre permission et celle de mon savant confrère du ministère public, je ne questionnerai le présent témoin que dans les grandes lignes, réservant la preuve détaillée pour

la cour d'assises.

– À cet humble stage, dit le coroner, je crois que vous avez raison.

– Pas d'objection, fit la couronne.

Labrie demanda :

– Expliquez, monsieur Parent, dans le moins de mots possibles, ce que vous avez découvert.

– Des irrégularités flagrantes et des vols manifestes, énormes...

– Énormes, très bien, mais quel montant exact ?

– À date, plus de \$500,000, et je n'ai pas terminé l'audition...

Labrie se tourna en souriant vers le coroner :

– Votre honneur, voici votre mobile.

L'avocat de Charmaine et de Perrot vit alors Latuque qui se glissait vers le dehors, fendant silencieusement la foule.

– Aye, aye, les gas, cria-t-il, arrêtez l'assassin Latuque.

Alors ce fut un pandémonium de tous les diables.

La foule devint entièrement constabulaire à ce moment.

On entoura le fuyard et quelques farceurs se mirent à danser en rond autour du meurtrier jusqu'à l'arrivée de la police provinciale.

Mais celle-ci ne fut pas assez rapide.

Latuque sortit un revolver et se flamba la cervelle.

Le coup de feu produisit un silence complet.

Le coroner dit :

– Messieurs les jurés, il ne vous reste plus à rendre qu'un verdict de meurtre par...

Le docteur Lafontaine interrompit :

– Latuque, dit-il, est mort.

Le coroner reprit :

– Je vous recommande donc, messieurs les jurés, un verdict de meurtre commis par le cadavre ici présent.

Les jurés rendirent la décision demandée.

M^e Labrie dit :

– Votre honneur, vous avez dû être surpris de l'apparente absence du Domino noir...

– L'absence apparente ?

– Oui, car pendant toute cette enquête le Domino était ici, et il y est encore...

– Hein ? ? ?

Labrie sourit et avoua :

– Je ne suis pas l'avocat Labrie.

– Qui êtes-vous donc ?

– LE DOMINO !

Un oh ! de stupeur s'éleva de la salle.

Le coroner reprit :

– C'est irrégulier.

– Non, votre honneur, j'ai obtenu le consentement du syndic du barreau de personnifier maître Labrie qui m'a, lui aussi, autorisé...

– Mais pourquoi ce travesti ?

– Pour faire moi-même baisser le caquet au gros Belœil qui sans doute y pensera deux fois à l’avenir avant de refuser de m’obéir. Et aussi pour démontrer que certains officiers haut gradés sont en bons termes avec la pègre qui les graisse plantureusement.

Le coroner sourit :

– Vous ne me demandez pas, j’espère, de présider à cette enquête judiciaire sur la crasserie dans la police.

– Non, non.

Le Domino vit alors Charmaine et lui ouvrit les bras ; elle s’y précipita :

– Adorable petite diablesse rouge, dit-il. Si tu n’étais pas mariée, je ne sais pas ce que je ferais.

Benny Goodyear remarqua en badinant :

– Marié avec un tel paquet de nerfs, Domino, vous pourriez déjouer Staline, lui-même.

Redevenant gavroche, le Domino réprimanda :

– Benny, emplis mais foule pas...

Cet ouvrage est le 815^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.